

LA LÉGENDE DU CAPITAINE BARBE-YEUX

PAR

Adrien Chabrier et Marian Mangin

Couverture : Guillaume Tholly

Illustrations : Adrien Chabrier et Marian Mangin

La légende du Capitaine Barbe-Yeux



Préambule : Marseille

18 mai 1698, cinq heures trente du matin, port de Marseille, Marseille, Royaume de France, France.

Depuis les quais de Marseille, situés à Marseille en France, on peut apercevoir au sud le majestueux fort Saint-Jean surplombé par la toute fraîchement édifiée tour du fanal. Plaisir et fierté de tous les armateurs de la région, cette tour fait alors office de vigie et ne daigne allumer ses feux qu'après l'annonce de l'approche d'un navire par temps incertain ou en pleine nuit. Deux canons sont positionnés au pied de cette tour, et ce, afin de compléter l'annonce d'un nouvel arrivant dans la passe. Sur les murs du fort, des teintes de sable paraissent subtilement à l'approche de l'aube qui commence alors à poindre de ses lueurs. Le spectacle est beaucoup moins agréable pour les yeux que celui proposé au crépuscule, qui peint habituellement l'ensemble des murs sud du port d'une teinte orange et étincelle de ses reflets d'incendies les vitres de la ville. Seulement là, on est le matin, et les murs sont donc de la fade apparence décrite ci-dessus.

Les ouvriers, eux, n'ont pas attendu les premiers rayons et s'affairent depuis une heure déjà à décharger la cargaison conséquente de La Belle Stéphanie, frégate marchande arrivée tout droit de Naples sous les yeux de son armateur* à l'air soucieux. Ce fier navire fait toujours un effet particulier lors de son retour au port, il est taillé pour le grand large et a d'ailleurs bien plus l'habitude des vastes océans que de réaliser la peu glorieuse navette entre ces deux ports que sont Naples et Marseille. Mais, il y avait là quelques profits sans risque à réaliser, loin des flottes anglaises, ce qui n'était pas pour déplaire à son armateur. En effet, il y a deux jours de cela, l'honnête homme voyait le retour d'un autre de ses bâtiments : Le Milanais. Sa cargaison avait entièrement été perdue dans de sombres circonstances lors d'un voyage vers le golfe du

Tous les mots suivis d'un * sont expliqués à la fin du livre dans le lexique* (pages 145 et 146).

Nouveau-Mexique, l'équipage avait heureusement survécu mais apportait une autre mauvaise nouvelle : l'Abondance, glorieux navire de la flotte royale, avait coulé au large des îles Turques-et-Caïques. Bien que ce navire ne lui appartînt pas, ce naufrage expliquait cependant l'anxiété matinale de l'armateur.

Ce dernier avait donc attendu avec une impatience rare le retour de son bâtiment et s'était posté tout en haut de la tour du fanal afin d'en saisir la première apparition. Aussitôt que la voile blanche apparût à l'horizon il y a une heure de cela, il descendit avec célérité alors qu'un coup de canon se faisait entendre et l'homme pressé alla se positionner sur les quais dans l'attente de son précieux bâtiment.

La Belle Stéphanie ramenait de Naples du vin en grande quantité, de l'asprinio d'Aversa¹, d'une qualité inestimable et qui faisait foi du savoir-faire antique de ce peuple en matière de mousseux. Etaient également déchargées une dizaine de toiles de maître à destination d'un comte quelconque qui en avait fait commande, notamment quelques natures mortes de Tommaso Aldrovandini. Cette acquisition était très certainement dans le but de faire bonne impression à d'autres comtes ou barons tout aussi quelconques que lui. Le tout, en se donnant un air faussement connaisseur en matière d'art devant des représentations de pommes et de raisins à l'occasion d'une réception dans son salon, lui aussi sans aucun doute très quelconque ; D'autant qu'il sera désormais affublé de peintures de fruits sur tous ses murs, ce qui ne réhaussera pas le moins du monde sa qualité primaire.

Tous les travailleurs se bouscuaient désormais, car bien que la matinée fût calme, une brise glaciale commençait à se montrer un peu trop intime avec le visage de ces braves travailleurs qui avaient hâte de finir leur labeur. Les marins du bâtiment assistaient les ouvriers dans leur ballet ininterrompu de va-et-vient, l'un

1 : Vin blanc, tranquille ou mousseux de la région de Campanie dans le sud de l'Italie, autour de la ville de Capoue, proche de Naples.

d'entre eux, celui qui nous intéresse, était un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, de taille moyenne, svelte, avec de beaux cheveux d'ébène et des yeux habituellement marrons mais qui sous les rayons encore discrets de l'aube faisaient ressortir des teintes vert amande.

Il était habillé de la tenue de marin classique, composée d'un pantalon blanc et d'une chemise rayée, une ceinture brune en tissu venait séparer ces deux éléments aussi élégamment que possible dans cette tenue. Il portait à son cou un foulard rouge noué par devant mettant en valeur son allure fière et son regard gorgé d'avenir. Il était entré au service de l'armateur déjà connu il y a maintenant trois pleines années, l'appel du large prenant le dessus sur la crainte justifiée de sa mère, son comportement était depuis le premier jour remarquable et il était apprécié de tous.

L'armateur vint se présenter à lui après une heure d'hésitation, il s'avança, retira sa casquette de la tête et essuya la sueur de son front avec le dos de son avant-bras. Le jeune marin, alors en train de décharger une énième caisse de vin, aperçut l'armateur hésitant à entreprendre la conversation alors que celui-ci s'était volontairement mis sur son trajet. Plutôt que de le regarder pendant un temps qui s'annonçait beaucoup trop long, il entama la discussion :

- « Ah ! Monsieur Maillard, dit le jeune homme, vous voyez ? Nous vous sommes revenus !
- Je n'en doutais point mon petit Édouard... répondit Maillard en tordant son chapeau dans ses mains.
- Vous aviez l'air pensif à notre arrivée et semblez tout aussi songeur à ma rencontre, quelque chose vous préoccupe ?
- En effet... j'ai malheureusement une triste nouvelle à vous annoncer, elle concerne l'Abondance. »

Sur ces mots exposés sans préambule, le jeune Édouard laissa tomber sa caisse de vin dont les bouteilles

10

se brisèrent et firent silence sur tout le quai alors que l'activité y battait son plein. Aucun mot ne sortit de la bouche du jeune marin, il était dévasté.

Chapitre I : Le Pélican

Atlantique Nord, 1699, le 12.

Encore un réveil des plus abrupts. Voilà bientôt dix-sept jours qu'Édouard navigue à bord du Pélican. Ce petit navire commercial fait route vers La Havane où le jeune marin espère trouver des réponses. Le voyage n'avait jusque-là subi aucune contrariété, aussi le petit bâtiment n'était plus très loin de voguer sur la mer des Caraïbes, moins de cinq jours encore et les côtes seraient très certainement en vue. Jamais Édouard n'avait entrepris un si long périple et jamais il ne s'était aventuré sur l'Atlantique. L'immensité de l'océan était une nouveauté pour lui, mais il l'avait accueillie avec curiosité et détermination. Il était réellement fait pour le grand large et conservait une motivation sans faille.

« Tâche ! Le capitaine veut t'voir sur le pont ! C'est important qu'y dit » hurla alors le contremaître. L'homme est trapu, sale, et son visage vieilli par des années en mer ne le rend pas plus aimable, mais c'est un travailleur exemplaire et un fidèle de longue date du capitaine à bord. Édouard le tenait en haute estime, c'est en effet grâce au contremaître qu'il avait pu embarquer sur le Pélican à moindre frais, délaissant donc M. Parsons et ses projets méditerranéens.

S'extirpant tant bien que mal de son hamac, le jeune homme se remémore les derniers mots de sa vieille mère : « Ton père est mort Édouard ! Tu dois tourner la page, ta famille a besoin de toi ! Et elle a besoin de toi ici, pas au bout du monde à poursuivre des fantômes ! » Ces paroles le hantent chaque nuit, alors que la douce mélodie des flots le berce. Il était toutefois hors de question de rentrer en France, surtout pas maintenant. Comment GERALBERT TÂCHE, l'un des plus éminents Capitaines de la flotte Royale, pouvait disparaître du jour au lendemain sans laisser de trace ? C'était inconcevable et surtout

inacceptable pour Édouard qui se devait de le retrouver. L'Abondance était échoué ? Et alors ? Impossible de croire qu'aucun marin à bord n'ai pu survivre, encore moins son estimé père, tout ceci ne faisait aucun sens.

« Bon ben tu t'magnes ou je t'aide à monter ? » s'écria de nouveau le contremaître depuis le pont.

Toujours perdu dans ses moroses pensées, Édouard le rejoint en haut, quand soudain, une secousse lui fit dévaler les marches dans le sens inverse jusqu'aux quartiers, ça valait bien la peine de les avoir montées. Un peu remué et tout en se relevant difficilement, il essayait de comprendre.

« C'était quoi ça ? Un récif ? Non, nous sommes trop loin des terres, impossible, mais alors...

- Relève-toi gamin, reste pas là à marmonner, tu vois bien qu'on se fait aborder ! Fit alors le contremaître qui montrait alors sa tête au niveau de l'ouverture de la cale.

- Aborder ? Mais on est à des lieues des côtes, qui viendrait... »

Un rugissement sourd fit trembler la coque qui semblait se briser de toute part, dans un vacarme général, le bruit du bois brisé se confondait avec les cris des marins apeurés. Qu'avaient-ils vu ? Et surtout :

« C'était quoi ce cri ? Réagit immédiatement Édouard.

- Fuis gamin ! Fuis ! Quitte le navire ! Nous sommes perdus ! »

Le contremaître se rua à tribord pour se jeter à l'eau. Édouard ne l'avait jamais vu aussi terrifié, lui le brave marin qui avait tout vu dans sa vie. Tout l'équipage emboîta le pas de ce dernier et se trouva bientôt hors du navire, puis, le capitaine, qui ne faisait pas partie des plus braves, abandonna également le navire, en dernier selon lui, ce qui était tout de même une preuve de courage suffisante.



« S'extirpant tant bien que mal de son hamac... »